

gnat patron d'auberge du río Parana avec trois cents kilos de viande dans sa camionnette. Il y a le vieux petit monsieur avec ses chaussures à élastiques cousues à Vierzon qui contrôle l'industrie arrière d'un continent, et l'inventeur milliardaire qui a refusé d'être citoyen d'honneur de Caracas pour revenir mourir à Sisteron.

Mourir à Sisteron, ce n'est peut-être pas le sort le plus beau, le plus digne d'envie. C'est se passer de cueillir la gloire dans l'éblouissement d'un bain de soleil, à tombe ouverte, ô Balzac ! mais c'est aimer, et de la bonne façon, sa terre natale. A Sisteron ou à Amboise ou à Péronne. Partout où il y a un clocher, une bibliothèque, un café. Et sans qu'il soit absolument nécessaire de passer par Caracas.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Rentrée : Hommages à Gabriel Pierné et Albert Roussel. — La musique suisse : Concerts de l'Orchestre Romand et de la Société de Chant sacré. — Orchestre National de Belgique et Chorale Coecilia. — L'orchestre Polskie Radio. — *Le Poème de la Maison et Introduction et Danses*, de M. G.-M. Witkowski.

Rentrée : il y a tout à la fois de la mélancolie et de l'allégresse dans ce mot. D'abord on songe aux disparus, à ceux qui ont quitté ce monde pendant la trêve des vacances, Gabriel Pierné, Albert Roussel, que nous retrouvions fidèlement aux concerts et que nous ne reverrons plus. Leur souvenir demeure ; les œuvres laissées le prolongeront, le raviveront : l'un et l'autre ont imprimé l'image de l'homme qu'ils furent à ces ouvrages où, désormais, nous le chercherons, retrouvant la grâce et l'humour de Pierné dans *Cydalise*, dans *Divertissement*, son élévation morale dans ses *Paysages Français* et ses grandes fresques qu'il faudra nous faire entendre, en hommage à son souvenir. Roussel, de même ; nous apparaîtra, discret, charmant, dans les pages délicates du *Festin*, original et puissant dans les *Evocations*, les *Symphonies* et le *Psaume*. L'orchestre Colonne, comme il le devait, a donné un festival Pierné pour son concert inaugural, l'orchestre Philharmonique, sous la direction de M. Charles Munch, un admirable festival Albert Roussel au Théâtre des Champs-Élysées. Il est à souhaiter que les autres associations rendent-elles aussi hommage à deux musiciens dont les ouvrages ont si glorieusement enrichi leur répertoire.

La rentrée, cette année, n'a cependant point ce caractère de retour, de reprise, qui lui est ordinaire. C'est que les fêtes musicales de l'Exposition ont jeté comme un pont entre la saison de printemps et la saison d'automne, et que cet été n'a pas chômé de musique comme il est d'usage. La musique suisse a occupé les soirs des premiers jours d'octobre, grâce à la venue à Paris de l'orchestre Romand et de la Société de Chant sacré, sous la direction de M. Ernest Ansermet. On a particulièrement apprécié dans ce concert les œuvres de MM. Marescotti et Charles Chaix.

Nous savions que la chorale Coecilia, d'Anvers, et que l'Orchestre National de Belgique étaient des compagnies de premier ordre possédant, en M. Louis de Vocht, un chef de haute valeur, mais le concert donné au Théâtre des Champs-Élysées a passé nos espérances. Musique a cappella ancienne et moderne, *Gloria* de la *Messe en si mineur* de Bach, *Psaume* de Florent Schmitt, la variété du programme, le fini de l'exécution, nous laisseront un souvenir durable. M. Louis de Vocht s'est révélé à nous comme compositeur avec une *Symphonie pour orchestre et chœurs*, où les voix sont traitées comme des instruments, et qui est une œuvre puissante, bien équilibrée, d'une très jolie couleur; ses trois mouvements expriment successivement l'allégresse printanière, le bonheur idyllique d'un beau jour d'été, puis le tourbillon de la vie — tout cela sans la rigidité d'une musique à programme, mais avec toute la poésie suggestive de la musique pure.

Trois concerts ont été donnés par l'orchestre **Polskie Radio**, sous la direction de M. Fitelberg qui a magnifiquement célébré la mémoire du regretté Szymanoski et a traduit avec autant d'éloquence que de fermeté ses meilleurs ouvrages.

§

C'est en 1913 que M. G.-M. Witkowski composa, sur des paroles de M. Louis Mercier, le **Poème de la Maison**. L'œuvre est vaste, noble, sincère. Elle possède les qualités qui auraient dû, depuis longtemps, l'imposer au public des concerts. Pourquoi ne la connaît-on qu'à peine, à Paris du moins, où elle n'avait été jouée que deux fois, et grâce à la Société des Grands Concerts de Lyon qui nous l'a fait entendre aux

« Journées musicales dauphinoises » de l'Exposition? Sans doute faut-il expliquer cet ostracisme par la répugnance qu'éprouvent les sociétés symphoniques et chorales à monter les ouvrages inconnus du public, les auditeurs ayant coutume de bouder les séances qui leur offrent de l'inédit : hors de Beethoven et de Wagner, point de salut. On ne rend justice au mérite des musiciens qu'après leur mort et encore... Que faire pour changer cela? Comment démontrer aux gens qui se disent amis de la musique que l'art n'est pas né avec l'Héroïque et mort avec Iseult? Il a fallu je ne sais quel miracle pour que le *Psaume* de Florent Schmitt et *Le Roi David* d'Honegger vainquent l'indifférence de nos contemporains, mais ce sont là deux exceptions et les deux seules qu'on pourrait citer, je crois. Albert Roussel, Guy Ropartz, Lili Boulanger ont écrit d'admirables *Psaumes*, Charles Koechlin est l'auteur d'œuvres chorales et symphoniques tirées du *Livre de la Jungle*, — je pourrais allonger la liste et remplir avec elle toute ma chronique — mais ces ouvrages qui nécessitent des chœurs, on n'ose les donner, à cause des frais jamais couverts par les recettes. Il fallait donc une occasion exceptionnelle pour que nous entendions à Paris le *Poème de la Maison* : bénissons l'Exposition de nous l'avoir donnée.

L'idée du *Poème de la Maison* est une des plus belles qui aient jamais inspiré un poète : il y a dans ces simples choses une grandeur familière, une gravité et une noblesse, un mystère aussi, et une douceur mélancolique qui résument la vie humaine. La maison, c'est non seulement le toit protecteur, le nid où s'abrite notre existence, le témoin de nos joies et de nos deuils, de nos amours et de nos misères, mais c'est aussi le symbole de ce qui demeure plus longtemps que nous ne devons demeurer nous-mêmes, c'est la maison qui garde en ses murs la tradition de la famille. Chaque chose en elle s'est transformée, adaptée selon les besoins des générations. L'âme des vieilles maisons est la somme des âmes d'une famille. Admirable sujet, vraiment, et l'un des plus grands, je crois, qu'un poète puisse offrir à un musicien. M. Louis Mercier l'a traité simplement, largement; ses symboles sont clairs, profonds. L'élément réel et l'élément poétique vont de pair, sans se nuire, et je comprends que M. Witkowski ait été séduit par ce magnifique poème.

Il a traité le sujet en grand musicien. Il a su, de page en page, élargir l'émotion en conservant toute la simplicité nécessaire. Il a été très raffiné dans les moyens dont il usait, mais il a gardé cette sobriété qui, seule, pouvait convenir à une épopée rustique. Il nous montre d'abord, dans son prélude, le site harmonieux et calme où se dresse la maison; puis c'est *la Porte*, qui, « tout le jour demeure ouverte et laisse — entrer paisiblement au cœur de la maison — la lumière du ciel et l'odeur des saisons » — la porte qui, le soir venu, « veille pieusement sur les âmes endormies ». L'Angélus du soir a tinté, en effet, « la Mort voyage et prend notre toit volontiers pour gîte... Malheur aux maisons qui laissent entrer son ombre avec l'ombre! » La porte est fermée. Des voix s'élèvent, se mêlent à l'orchestre, puis des oiseaux chantent, à l'aube qui point, saluent le jour naissant et tous les bruits familiers marquent le retour à la vie.

Le second tableau a pour sujet *la Cheminée* : « O Feu divin, génie antique... », chantent les basses appuyées par l'orchestre. Et c'est l'évocation, par un chœur de femmes, de la flamme qui monte, de la fumée qui s'élève « haute, sinieuse et sereine » comme une prière. Puis c'est le vent, « follement acharné sur les œuvres des hommes », c'est la neige et son linceul, tandis que dans la maison, brille le « feu divin, source de joie et de clarté ».

Troisième épisode : *La Table*, une page d'un rythme superbe, scandé par le fléau des batteurs tombant sur l'aire, et alternant avec le large thème d'une invocation à la nature dispensatrice des biens temporels. Dans cette vaste symphonie, ce passage tient le rôle de scherzo. Le suivant, *Le Lit*, en est l'andante ému. Après une lente introduction, voici un épithalame : les époux qui viennent d'être reçus par le lit « dans sa joie et dans son mystère », sont bercés par le chant qui s'élève des blés, de la vigne et des prés.

Enfin, dernier épisode : *Eux*, qui sont les ancêtres, *eux*, dont on dit : « Ils sont nés, ils sont morts », et dont on ne sait rien de plus, *eux*, dont la maison, cependant, conserve le souvenir, la maison qui les abrita sur cette terre et qu'ils ont quittée pour une autre demeure — où tous les thèmes de l'ouvrage, élargis, idéalisés, les accueillent en un épanouissement magnifique.

Aux musiciens même les plus habiles, pour réussir de semblables entreprises, il faut autre chose que du savoir; il faut être digne de tels sujets. M. G.-M. Witkowski a pleinement réussi ce *Poème de la Maison*. Mais une chose encore nous montre l'étendue de sa réussite, c'est qu'il acheva son œuvre en 1914, que vingt-trois ans ont passé sur elle sans la flétrir, sans faire apparaître en elle la moindre trace de vieillissement. Admirable récompense de la sincérité, de l'honnêteté d'un artiste qui sait user de tous les enrichissements et de toutes les conquêtes réalisés par l'art de son temps, mais qui, dédaigneux de flatter les snobs, bâtit une œuvre durable, parce qu'il ne songe qu'à élever un monument de foi.

Aux concerts Padeloup M. Witkowski, avec **Introduction et Danses** (*Danse lente*, à cinq temps, et *Danse rythmique*, à deux temps, d'un mouvement vif), confiait à M. Zino Francescatti le soin d'interpréter la partie de violon principal de cette sorte de concerto qui valut aussi bien à l'auteur qu'à l'exécutant et à l'orchestre un véritable triomphe.

Le **Poème de la Maison** réunissait, sous la direction de l'auteur, l'orchestre et les chœurs des Grands Concerts de Lyon, Mme Ninon Vallin, MM. Charles Panzéra et Pierre de Seyguières. L'exécution a été parfaite, ardente, digne en tous points de l'œuvre magnifique qu'elle révélait.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Exposition. — IV^e Salon populiste. — Peintures chinoises.

On peut penser qu'à l'heure où paraîtront ces lignes tous les pavillons de l'Exposition seront terminés... C'est seulement aujourd'hui que nous pouvons porter sur elle des jugements d'ensemble et en rectifier quelques-uns, sans doute trop prématurément prononcés. Nous avons été sévères pour le Trocadéro, semblable à un immense oiseau sans corps, pour les portes de casemates qui mènent à son théâtre souterrain, pour ses façades immenses et pourtant sans grandeur. Je dois dire que les salles qui sont ouvertes au public ménagent d'agréables surprises. De bonnes proportions, la lumière y entre abondante et parfaitement distribuée. Le Musée des Monuments français — qui est l'ancien Musée de sculp-